

d'une pétition où les signataires demandaient au Pape d'en décréter l'abolition.

L'Etat gagnait pendant ce temps toute l'influence que perdait le Pape ; des hommes qui vivent pour le bien-être ne peuvent dédaigner des faveurs qui permettront de l'accroître, et insensiblement la main du pouvoir séculier hétérodoxe s'étendait sur un clergé dégénéré.

On peut dire que la définition de l'infailibilité arriva à l'heure providentielle pour ouvrir les yeux à tous, ennemis et enfants de l'Eglise : le pouvoir civil sentit que ses entreprises dominatrices allaient être paralysées ; et deux partis se formèrent dans le clergé. Du côté de l'Etat se rangèrent les insoumis qui devinrent des révoltés ; et les évêques fidèles à leurs devoirs virent venir à eux tous ceux qui n'avaient marché vers l'abîme que parce qu'ils n'en soupçonnaient pas l'existence. Les rangs se serrèrent et on attendit l'attaque déjà imminente.

Aussitôt se déclancha la persécution connue sous le nom de "kulturkampf" ; la résistance fut admirable, évêques, prêtres et fidèles rivalisèrent de générosité et de persévérance ; épurés par le feu de l'épreuve, retrempés par la lutte, les catholiques allemands arrivèrent au bout de leurs tribulations plus unis, plus forts et plus confiants dans le succès. Le jour où leur ennemi dut s'avouer vaincu, le parti catholique allemand avait conscience de l'influence qu'il était capable d'exercer, et il l'exerça avec une sage réserve qui fait de lui aujourd'hui l'élément pondérateur de l'empire. Ses représentants forment, dans le Parlement et dans les Diètes, un groupe homogène avec lequel il faut compter, et les évêques sont revenus de l'exil ou sont sortis de prison pour entrer dans les conseils d'un souverain qui sait apprécier leurs services.

Aussi, par un singulier contraste, pendant que les protestants se montrent de plus en plus hostiles aux catholiques, l'Empereur leur témoigne une confiance qui serait pour surprendre, chez un prince aussi profondément attaché à la Réforme, si la situation politique de l'Allemagne ne nous expliquait cette apparence anormale.

S'il est un danger particulièrement menaçant pour l'empire, c'est celui du socialisme révolutionnaire, et avec le socialisme marche, comme partout ailleurs, la libre pensée, dont le protestantisme dit libéral est l'allié nécessaire ; on comprend que l'Empereur, en présence de ces défections, dont le cycle n'est pas achevé, demande aux catholiques un appui qu'il sait devoir être loyal et en échange duquel il ne craint pas d'accorder des concessions et des sympathies qui montrent combien le temps a marché. Qui